

Lacan Quotidien



N° 906 – Mercredi 30 décembre 2020 – 17 h 22 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Du creux de l'impossible

EN AVANT

Nurith Aviv ou l'antre du désir

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

Peinture lettrée Lettre à Nurith Aviv par Éric Laurent

DÉBAT SUR LA SEXUATION ET SES AVATARS

Destins de l'anatomie par Alfredo Zenoni



Nurith Aviv ou l'antre du désir

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

J'aimerais dire au sujet de *Yiddish* (1), le dernier film de Nurith Aviv, quelque chose que vous ne trouverez pas sur la toile – on y trouve beaucoup de textes et de vidéos éclairant le parcours de cette artiste dont la réputation s'étend depuis quelques lustres (2).

Passeurs de la langue

N. Aviv a longtemps attendu avant de mettre au service de sa propre vision, de ses propres intérêts, les moyens techniques qu'elle a développés avec d'autres metteurs en scène, non des moindres. Aujourd'hui la série de ses œuvres propres est telle qu'on voudrait en discerner mieux les sources et approcher la méthode à laquelle l'artiste s'égale, quand même elle n'en avait pas la théorie au départ, ni ne savait de quoi serait faite l'étape suivante. On note simplement, après coup, avec *Yiddish*, tout ce qui s'est accompli, ayant cheminé à bas bruit, lisible dans le filigrane des films précédents, et le pas ici effectué, subjuguant par la surprise qu'il cause et l'élan qu'il donne.

Judith Miller nous a fait connaître Nurith Aviv et ses films dans les débuts de *L'Envers de Paris*, et depuis *D'une langue à l'autre*, l'École de la Cause freudienne n'a pas cessé d'accompagner la sortie de chaque nouvelle production. Éric Laurent a déjà plusieurs fois parlé avec elle, à Paris notamment, au cinéma des Trois Luxembourg.

Ce n'est pas la première fois que N. Aviv nous permet de rencontrer des écrivains ou des poètes – c'est ainsi qu'elle a procédé dès la première heure. Mais cette fois, nous ne sommes plus en direct avec les auteurs dont elle a pu se faire le passeur. Cette fois, elle s'est décalée de cette position : elle a trouvé des passeurs de la langue et de la poésie yiddish, une poésie tout à fait méconnue, celle d'une avant-garde mondiale, entre les deux guerres mondiales du XX^e siècle. N. Aviv s'est concentrée sur l'écriture de la partition de son film, composée entre les langues, entre les textes et les voix, entre les visages, leurs expressions

fugaces et le souffle qui les anime. Surtout, elle a choisi pour le film un tempo qui tient le spectateur en haleine, l'immerge avec une infinie délicatesse dans une quantité d'informations qu'il ignore. N. Aviv lui apprend à nager dans cet océan de vraie poésie, et donne, avec le DVD, un livre, qui permet au spectateur de se faire lecteur, à son rythme, des parcours de chacun et des textes cités, fixant ce qui vient d'avoir lieu et s'est enfui déjà trop vite.

Une affaire de lieu

Comme Jacques-Alain Miller l'a énoncé, le lieu interprète. Ici, le lieu, créé, pulse : c'est un lieu d'émission du texte, dont l'interprétation reste en suspens ; elle est laissée au spectateur/lecteur. Ce lieu est celui d'une trace, repère original, à défaut d'être originel. Depuis ce lieu, N. Aviv nous éveille à ce qui nous cause et nous fonde, nous donnant à « voir » la parole, le langage, des langues, leur écriture, la poésie, ses signes, la traduction, l'alphabet même, cette fois au discours indirect : par les yeux et la voix des personnes rencontrées qui deviennent ses « personnages », par le truchement desquels résonne l'écho du yiddish parmi les langues et leur écriture.

Plus le progrès de l'œuvre s'accomplit, plus s'aiguise l'œil de N. Aviv. Il accommode sur un point aveugle, ce lieu que Lacan a isolé dans le Séminaire XI, d'où le regard du peintre, invisible, nous point. Ce secret de l'œuvre, quand même il est scruté, analysé, passé au crible des normes de l'espace de la perspective et revivifié par la topologie, reste le lieu du style, la signature de chaque artiste, son mystère que la psychanalyse ne saurait pénétrer sans se fourvoyer. L'œuvre c'est l'œuvre, comme dirait Jay Mendelsohn, le père de Daniel dans son *Odyssée*. Mais le silence de la beauté n'abolit pas la cible que visent la parole ou le regard. Passé le moment de l'émotion, il nous incombe de traverser la zone opaque de la fascination, d'écarter l'admiration pour « retourner intuitivement à la gestation de l'œuvre » et décanter le savoir dont elle nous a augmenté.

Le fil que l'œil de N. Aviv nous donne à retordre est fait, je crois, de trois brins : la mémoire, le flux des images et le déroulé de la bande-son qui s'y ordonne. Dans *Yiddish*, le tranchant du désir divise l'œil, qui doit à la fois écouter la langue, lire le texte qui s'affiche en regard du visage du récitant et écouter la traduction qui en est donnée. L'accommodation se fait sur l'invisible, à savoir ce mouvement qui a fait chacune des sept personnes qu'il nous est donné d'entendre aller vers l'étude du yiddish, de manière radicale puisque la rencontre du yiddish a changé leur vie de fond en comble. Comment se fait-il que ces sujets apparemment si savants nous touchent au plus profond, comment fait N. Aviv pour lier la plus grande érudition et la plus simple émotion ?

Je crois que c'est en nous donnant à voir, transfigurés, les visages de ces personnes/personnages lisant le poème que chacun a choisi comme représentant et condensateur de sa passion pour cette langue, et, à travers cette passion, la passion du poète. N. Aviv a su leur donner l'occasion de se présenter, de parler de l'impact du yiddish sur leur vie, puis de s'abolir dans le don de cette lecture. Ces figures, les voix qui les animent et les transforment, marquées par le désir, ce mouvement de passe d'un texte, elles sont nous, nous sommes elles, l'espace d'un instant, par la puissance de leur présence dans la vibration de l'image. Chacune, aboutie, absolue, opère une catharsis parfaite, et nous ramène au pied du mur de notre existence incomparable, tissée de hasards non pareils.

L'œuvre creuse, en nous, le lieu où se sont déjà noués plus ou moins obscurément la dette et le désir. Elle montre ce lieu dans la lumière propice à chaque visage, dans un opéra où le livret a conquis sa place auprès de la musique – minimaliste, celle-ci se faufille souvent entre les bruits de la mer et ceux de la rue, accueillante aux bruissements des bouches et du respir, aux bords des silences qui les rythment.

Une cinéaste politique

À l'heure où une novlangue rampante mite le tissu social, N. Aviv, avec la discipline qu'elle sait s'imposer nous donne accès à la simplicité et l'innocence, « qualités qui peuvent naturellement orner les enfants et les sauvages » (3). Son usage de la beauté ne fait pas écran au sérieux des réponses qu'elle suscite aux questions qu'elle se pose : de celles-ci elle fait grain, lumière, son amplifiant les paroles, dont chacune vaut pour La Parole qu'il n'y a pas.

L'angle d'attaque de *Yiddish* est un trait de génie, une rature de feu sur le pathos, l'écriture d'une portée.

À rebours de tout ce que l'on entend dire de l'assassinat de cette langue et de sa disparition tragique, N. Aviv nous fait pénétrer les arcanes de cette avant-garde que ces jeunes activistes de la renaissance de la poésie yiddish ont entrepris de faire renaître. Chacun a trouvé sa manière d'aller de son yiddish singulier au yiddish toujours vivant et vibrant de cette poésie, comme lecteur, traducteur, compilateur.

N. Aviv a l'exigence du grand journalisme, qu'elle pousse au point où il devient un art, une exigence à l'endroit de la « recreation du réel sous le déguisement d'un reportage objectif, minutieusement attaché aux faits » (4). Elle réinvente le reportage en le centrant sur la rencontre de cet objet singulier, le yiddish, rencontre telle qu'elle transforme à jamais la vie d'un sujet en lui donnant son sens, c'est-à-dire la joie d'un travail assidu et acharné, sublimation véritable.

N. Aviv applique à ses choix le principe de Imre Kertész : c'est au bien que l'on doit s'intéresser, la cause du mal étant entendue, il est banal. Les séries d'individus qu'elle fait surgir de son antre tiennent ensemble par le vide de ces articulations qu'elle sait faire jouer comme personne, variant subtilement un plan toujours le même, installant des objets dans l'espace intime où chacun se recueille pour nous parler, joints au creux desquels résonne le chant de la mémoire à venir, transfigurée par le souffle du désir.

1. *Yiddish*, film de Nurith Aviv, 2020, disponible en DVD, accompagné d'un livre des poèmes cités dans le film écrits en yiddish et traduits en français, anglais et en hébreu, sur le site ecf-echoppe.com [ici](#).

Plus d'info sur le site de la réalisatrice, [ici](#).

2. Cf. émissions de Marc-Alain Ouaknine, par exemple [ici](#).

3. Simon Leys, *Orwell ou l'horreur de la politique*, Paris, Plon, 2006, Flammarion, coll. Champs, 2014, p. 13.

4. *Ibid.*, p. 20.



Peinture lettrée

Lettre à Nurith Aviv par Éric Laurent

Chère Nurith,

J'ai vu *Yiddish* hier et des résonances m'ont accompagné sans discontinuer : Kafka bien sûr, et la découverte des trajets de ces poètes entre l'Europe, l'Amérique et Israël. La mise au jour de l'avant-garde dans une « littérature mineure », ce n'est pas rien. Et puis la particularité du yiddish appuyé sur les lettres hébraïques, avec ce que cela fait vibrer d'un point de vue lacanien – en écho du japonais ancré sur les lettres chinoises.

Tous ces jeunes poètes passionnés sont passionnants. Comme les scientifiques que tu avais si bien filmés dans *Poétique du cerveau*. Là, c'est « Poétique de la poétique ».

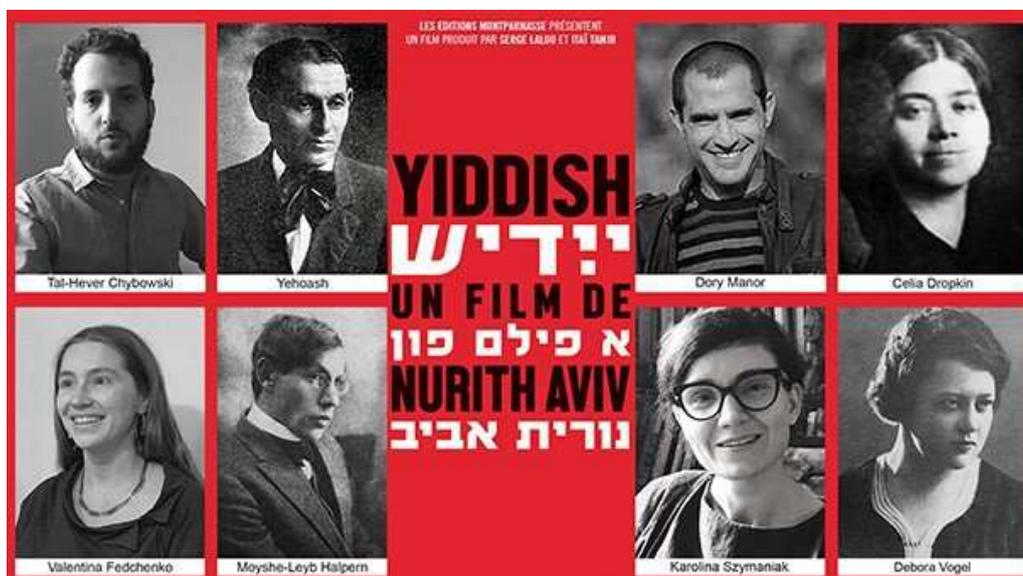
Les usages du yiddish retrouvé sont aussi passionnants dans leur diversité : parler à sa grand-mère, répondre à Mendelsohn, faire de son nom propre un pur signifiant, interroger les rapports de Kafka et du théâtre yiddish, se souvenir de l'Ukraine, rencontrer un Rimbaud yiddish, passer au-delà du binarisme, voir les nouveaux liens entre Vilnius et New-York, rencontrer des polonaises sensibles à la présence en creux du yiddish.

Il y a encore le détail des poèmes choisis, qui font voir les mots et font naître des images.

C'est un très bel opus de ta peinture lettrée.

Éric Laurent conversera avec Nurith Aviv

autour de son nouveau film



et nous en proposera sa lecture

Organisée par la Librairie de l'École de la Cause freudienne
cette « Rencontre avec un auteur » aura lieu

jeudi 28 janvier à 21 H par zoom [ici](#)

Inscriptions gratuites limitées à 500 personnes

Livre+DVD disponible sur le site ecf-echoppe.com [ici](#)

DÉBAT SUR LA SEXUATION ET SES AVATARS

Destins de l'anatomie

par **Alfredo Zenoni**

Le célèbre énoncé freudien « L'anatomie, c'est le destin » (1) n'est au fond pris à la lettre que par les neuroscientifiques qui supposent l'existence d'un « modèle animal » du comportement. Tel professeur de physiologie de l'université d'Oxford, par exemple, qui étudie le comportement sexuel de la mouche drosophile pour en isoler les fondements neuronaux, peut poser comme cadre général de sa recherche que « les mâles de n'importe quelle espèce animale courtisent les femelles » (2), sans qu'aucune exception, le comportement sexuel des êtres humains par exemple, ne vienne ébranler cette conviction. Ailleurs, c'est à la biochimie du corps qu'on confie la tâche de nous livrer les lois qui présideraient à l'accouplement mâle-femelle dans l'espèce humaine. Il n'y a pas un seul magazine qui n'ait consacré un article aux phéromones masculines en tant que responsables de l'attraction exercée par les hommes sur les femmes, quitte à entourer cette hypothèse de quelques conditionnels.

À l'opposé, l'énoncé freudien est pris comme repoussoir par tous les courants de pensée qui critiquent le prétendu naturalisme et, par la même occasion, le prétendu « patriarcalisme » hétérosexuel de la psychanalyse.

Or cet énoncé ne peut être lu sans le contexte d'autres de Freud en la matière. L'abolition de la biologie comme facteur causal, comme facteur déterminant la conduite sexuelle chez l'être humain, le fait qu'on ne puisse déduire de la nature anatomique, chromosomique, du sexe d'un individu ce que sont ses penchants en matière de sexualité, tout cela est affirmé ou clairement sous-entendu dans divers passages de l'œuvre de Freud. Par exemple, il souligne que « les différences biologiques de sexe ne correspondent à aucune caractéristique psychique particulière » (3), autrement dit ne prescrivent aucun comportement ; plus tard, dans la conférence sur « La féminité », il pointe que « ce qui fait la masculinité ou la féminité est un caractère inconnu, que l'anatomie ne peut saisir » et que : « vous ne pouvez donner *aucun* nouveau contenu aux notions de masculin ou de féminin [...] cette distinction n'est pas psychologique » (4). C'est comme si Freud faisait valoir que c'est spécialement dans le registre de la sexualité que l'absence d'un régime déterministe du comportement se fait le plus manifestement sentir. En somme, ce que l'individu fera de son anatomie, la signification qu'il lui donnera et qu'on lui donnera, au cours de sa vie, fait le destin de cette même anatomie. Cependant, elle ne s'évapore pas purement et simplement, c'est à un autre niveau que biologique qu'elle a une incidence sur la sexuaton.

Lacan le dit bien : « Freud nous dit – *l'anatomie, c'est le destin*. Vous le savez, je pus m'élever à certains moments contre cette formule pour ce qu'elle peut avoir d'incomplet. Elle devient vraie si nous donnons aux termes d'anatomie son sens strict et, si je puis dire, étymologique, qui met en valeur *ana-tomie*, la fonction de la coupure » (5), à entendre comme coupure signifiante. La formule de Freud n'est donc pas fautive, mais incomplète, il lui manque d'insérer « la sexualité [...] dans les réseaux de la constitution subjective, dans les réseaux du signifiant » (6).

L'« exclusion de l'organe spécifiquement mâle »

Le passage par ces réseaux décroche l'être parlant de toute détermination biologique du comportement, cela ne le décroche pas pour autant de son corps. L'être parlant n'est pas un sujet transcendantal, *a priori*, planant au-dessus d'un éventail de sexualités où il n'aurait qu'à choisir, mais un être qui a un corps, un corps sexué, « mâle » par exemple, sauf qu'il ne sait pas quoi en faire (7). Autrement dit, si la donnée anatomique est ce qu'elle est (8), pour ce qui est de son usage le *parlêtre* n'est pas équipé d'un *mode d'emploi* qui lui correspondrait : rien ne représente, « dans le sujet, le mode en son être de ce qui y est mâle ou femelle » (9), rien dans l'inconscient ne correspond à une bipolarité du sexe (10) et encore moins, si l'on peut dire, à une quelconque formule du rapport entre les deux sexes.

À la place d'un binarisme naturel conditionnant le comportement sexuel de l'individu (11), c'est une opposition au niveau d'une partie de l'anatomie apparente, perceptive, celle de l'organe pénien, qui vient jouer un rôle dans la caractérisation parlée de l'individu comme homme ou femme (12). Ce qui échappe aux théoriciens du *gender* et à quelques autres est que, si effectivement l'anatomie ne joue aucun rôle dans la détermination du comportement, elle en joue un, dans le régime réel, symbolique et imaginaire (RSI) qui caractérise la condition humaine, en rapport à la nomination. La donnée anatomique apparente de l'organe pénien – non modifiable par la psychanalyse, au même titre que les autres données anatomiques (13) – est prise dans un dire, dans un processus de significantisation, et devient le critère d'une alternative parlée (« on les distingue, ce n'est pas *eux* qui se distinguent » (14), souligne Lacan) qui introduit une autre sorte de différence à la place de la différence biologique naturelle. Il se produit une inversion de « la différence des sexes au naturel, en sexualisation de la différence organique » qui implique « le commun dénominateur de l'exclusion de l'organe spécifiquement mâle » (15). Une partie de l'anatomie se met à valoir par rapport à sa privation. Le « pas-de-pénis » de la mère ou de la femme (qui ne se conçoit que dans un univers symbolique) transforme la donnée anatomique en un signifiant, le phallus (16), « qui ne consiste pas moins [chez l'être humain] en ce qu'il a de femelle qu'en ce qu'il a de dit mâle ; un phallus – comme je l'ai illustré par cette brève vision de tout à l'heure – valant son absence » (17). Le phallus, devenu plus tard fonction phallique, va ainsi constituer le critère de semblant, « le point de mythe » (18) à la base d'une répartition – qui n'est pas prescrite par les chromosomes, mais est due au discours – entre un côté homme et un côté femme des êtres parlants. Cette répartition est, dans un premier temps, formulée dans les termes de l'être ou l'avoir (19) (le phallus), rendant intenable toute référence à un modèle éthologique, à une forme quelconque de bipolarité sexuelle et projetant plutôt le comportement de chacun des sexes dans un registre de comédie (20). Dans un deuxième temps, le phallus devenu fonction phallique, cette

répartition se transformera, par un traitement plus logique, en une différence de modes de jouissance : une jouissance phallique pour tout le monde (hommes et femmes confondus) et une autre, « supplémentaire » (21), féminine – parce que d’abord aperçue chez les femmes – pour *pas tous*. D’un côté, un régime de l’universel et du localisé ; de l’autre, un régime du singulier et de l’illocalisé, concernant la jouissance. Il arrive ainsi qu’il puisse y avoir « femme couleur d’homme, ou homme couleur de femme » (22), comme l’énonce Lacan.



Sexualités multiples

« La parole fonctionne à un niveau dont le discours psychanalytique a découvert la prééminence, spécifiant l’être parlant, dans tout ce qui est de l’ordre du sexe, à savoir le semblant. » (23) Parce qu’elle abolit toute pulsion génitale naturelle (24), l’intervention du signifiant phallus est justement ce qui ne permet pas la formulation d’un rapport sexuel entre les deux côtés de la sexualité, au contraire. Le phallus est plutôt la cause et le masque à la fois de l’absence de rapport sexuel (25), ce qui cause le non-rapport sexuel et en même temps ce qui le voile. Il détraque le fonctionnement « naturel » de la sexualité, tout en se faisant passer pour son fonctionnement normal. Car, si le phallus constitue le critère de répartition des « identifications sexuées » (26), il est aussi ce qui limite la jouissance dans la relation de couple à la jouissance du corps propre. Il constitue l’obstacle à ce que la jouissance soit relationnelle : « passé au signifiant », le phallus « creuse la place d’où prend effet pour le parlant [...] l’inexistence du rapport sexuel » (27).

Dès lors, l’impasse ne se surmonte pas par une formule idéale de rapport sexuel, qu’il est impossible d’écrire, mais par un certain devenir symptôme du partenaire, quel qu’il soit, c’est-à-dire par son devenir moyen de jouissance, en plus du phallus. Là où le rapport ne peut s’écrire en une formule universelle, il peut être suppléé par un certain savoir y faire singulier avec le corps de l’autre. De cela, le parlêtre peut « se faire une conduite » (28). Une jouissance « supplémentaire » par rapport à la jouissance phallique et sans représentation dans l’inconscient, une jouissance qui *s’éprouve* sans qu’on puisse en dire autre chose, fait alors fonction de rapport.

C'est l'abolition de départ, non de la donnée anatomique, mais d'une essence naturelle des sexes, d'un principe masculin et d'un principe féminin (*yin* et *yang*) et, par là même, d'un rapport entre les deux, qui donne lieu à une multiplicité de conduites dans la sexualité des parlêtres. Sauf que cette multiplicité ne relève pas d'une condition primordiale « polymorphique » de la jouissance, antécédente en quelque sorte au binarisme sexuel, mais est justement la conséquence de l'inexistence de ce binarisme même. « La sexualité est sans doute au centre de ce qui se passe dans l'inconscient. Mais elle est au centre en ceci qu'elle est un manque » (29). Ladite polymorphie vient à la place d'un trou. Homosexualité, hétérosexualité, bisexualité, « troisième genre », asexualité, « paraphilies » diverses (quelle que soit la manière dont on voudra les nommer) constituent autant de « conduites », chacune avec ses impasses propres, qui suppléent à l'abolition de la bipolarité naturelle des sexes qui caractérise l'espèce des parlants.

À cause du phallus, en somme, le rapport sexuel est remplacé par la formule d'un lien sexuel fait d'arrangements, de bricolages, de goûts personnels, qui suppléent à la formule impossible. Le « naturel » du rapport sexuel n'existant pas dans l'espèce parlante, il est remplacé – différemment selon qu'il inclut ou non la signification du phallus – par diverses formes « culturelles » de relation à un partenaire en tant qu'il incarne un mode de jouir au même titre qu'un symptôme. C'est pourquoi le rapport entre partenaires est en tout état de cause « *intersinthomatique* » (30).

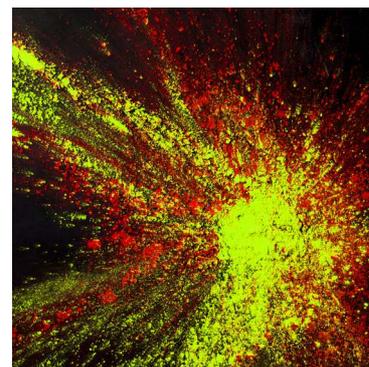
Une affaire de choix

L'abolition de tout déterminisme biologique a dès lors comme conséquence qu'être homme et être femme, ou n'être ni l'un ni l'autre, acquiert en quelque sorte un caractère facultatif. Il est le résultat d'un choix. Un choix forcé (31), certes, puisqu'il s'agit de choisir ce qu'on est dit être. Mais ce choix forcé, intemporel, insondable, est un vrai choix, comme le prouve le fait qu'on puisse refuser ou rejeter le signifiant phallus (32), l'interpréter à sa façon, ou simplement ne pas être tout à fait sûr de son sexe. C'est en ce sens que Lacan a pu dire que « l'être sexué ne s'autorise que de lui-même » (33) et de quelques autres. Et qu'il n'y a de responsabilité que sexuelle (34) : faute d'un logiciel spécifique pour la sexualité, il n'y a qu'à en répondre, sauf que la réponse ne peut être que symptomatique (35).

C'est pourquoi, plutôt que de sexe, il s'agit chez le parlêtre de *sexuation*, c'est-à-dire d'un devenir, de quelque chose qui est tributaire des rencontres et des hasards d'une histoire, de ce dont il résulte un destin si l'on veut. Être homme ou être femme, ou n'être ni homme ni femme, n'est pas une donnée de départ, mais un processus de subjectivation.

D'où, d'ailleurs, l'incidence sur la sexuation des parlêtres des premiers partenaires rencontrés dans l'espace familial, ceux-là même qui sont interdits tout en étant investis de façon primordiale. L'absence de binarisme sexuel inné voudra donc dire aussi que l'objet, dans le « choix d'objet », consiste également dans le fait qu'il se substitue, selon des configurations différentes, à un premier objet, irremplaçable et interdit à la fois. Et que l'inceste contamine donc toujours plus ou moins les relations ou les liaisons sexuelles quelles qu'elles soient entre êtres parlants.

1. Freud S., « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse », « La disparition du complexe d'Edipe », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 65, p. 121.
2. Miesenböck G., « De la lumière dans le cerveau », *Pour la science*, n° 376, p. 39.
3. Freud S., « L'intérêt de la psychanalyse », *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1984, p. 205.
4. Freud S., « La féminité », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1989, p. 153.
5. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 272.
6. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 161.
7. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, p. 67.
8. *Ibid.*
9. Lacan J., *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 849.
10. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 67 & *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire*, *op. cit.*, p. 40 : « l'homme et la femme, nous ne savons pas ce que c'est ».
11. Seule l'Église catholique s'appuie sur la constitution biologique différente des organismes masculin et féminin pour en déduire un rôle, une mission et des caractéristiques psychiques différentes (cf. Cardinal J. Ratzinger, « Lettre aux Évêques de l'Église catholique sur la collaboration de l'homme et de la femme dans l'Église et dans le monde », disponible sur le site de la Cité du Vatican).
12. On ne se base pas sur la structure chromosomique de l'enfant pour le dire fille ou garçon.
13. Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », cours du 17 juin 1992, inédit & « L'orientation lacanienne. L'expérience du réel dans la cure analytique, cours du 25 novembre 1998 inédit : Le Richard III de Shakespeare est venu au monde avec une bosse. C'est l'interprétation que le futur Richard III donnera à cette donnée, indéniable, qui en fera son destin.
14. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire*, *op. cit.*, p. 16.
15. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 89-90.
16. *Ibid.*
17. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 11 mars 1975, *Ornicar ?*, n° 5. Lacan fait allusion à un petit film de Jenny Aubry, qu'il vient d'évoquer, montrant la réaction d'un enfant, garçon ou fille, on ne sait pas, passant sa main devant son sexe face à son image dans le miroir.
18. *Ibid.*
19. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *op. cit.*, p. 68.
20. Cf. Lacan J., « La signification du phallus », *Écrits*, *op. cit.*, p. 694.
21. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 68.
22. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 116.
23. Lacan J., *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 62.
24. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 17 décembre 1974, *Ornicar ?*, n° 2, 1975, p. 105.
25. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 12 février 1974, inédit.
26. *Ibid.*, leçon du 9 avril 1974.
27. Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 457.
28. Laurent É., « L'unarisme lacanien et le multiple des conduites sexuelles », *Lacan Quotidien*, n° 865, 31 janvier 2020, citant Lacan J., « L'étourdit », *op. cit.*, p. 487.
29. Lacan J., *Je parle aux murs*, *op. cit.*, p. 35.
30. Lacan J., Conclusions du IX^e congrès de l'École freudienne de Paris, *La Cause du désir*, n° 103, 2019, p. 23.
31. Ainsi que le choix : la bourse ou la vie. Mais on peut toujours choisir la bourse.
32. « C'est en tant que signifiant que le transsexuel n'en veut plus, et non pas en tant qu'organe » (J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire*, *op. cit.*, p. 17).
33. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI, « Les non-dupes errent », *op. cit.*, leçon du 2 avril 1974.
34. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 64.
35. Cf. J.-A. Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », cours du 1^{er} décembre 2004, inédit.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI